

## Splendeurs et misères de l'édition

Jean-Philippe Martel

Nouveaux enjeux de l'édition  
Numéro 243, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68462ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (imprimé)  
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Martel, J.-P. (2013). Splendeurs et misères de l'édition. *Spirale*, (243), 52–53.

diversification commerciale stratégique. Un combat pour le livre est engagé ! Vue de la planète livre, indique Hervé Gaymard, « *l'irruption de la météorite numérique peut susciter l'effroi de la hantise d'une disparition d'un monde qui nous a façonnés* ». Gaymard, en qualité de député et d'auteur du rapport sur la politique du livre en France, publié sous le titre *Pour le livre. Rapport sur l'économie du livre et de son avenir* (Gallimard, 2009), plaide pour un engagement envers le livre et la lecture à travers des dispositions législatives encadrant les conditions de développement du marché du livre numérique dans le respect des droits d'auteur. Gaymard propose plusieurs pistes d'intervention qui vont de la défense du droit d'auteur et de la rémunération de la création à la lutte contre les abus de position dominante des grands distributeurs par Internet, du développement d'une offre légale attractive pour « *contrer* » le piratage, à une plus grande accessibilité sous forme numérique du patrimoine culturel, jusqu'à l'enrichissement du rôle de médiation des libraires dans l'économie numérique, etc. Vaste programme...

La revue *Le Débat* propose une réflexion touffue sur les contraintes et les réalités de l'émergence du livre numérique en France où les conditions de création, de production et de diffusion sont très différentes du Québec. Toutefois, une constante demeure : le lecteur ! Quel que soit le processus d'adoption ou d'adaptation aux nouvelles pratiques de lecture, ce sont les lecteurs qui auront le dernier mot. À l'instar d'Antoine Compagnon,

professeur au Collège de France et auteur de nombreux ouvrages, on peut dire que le monde numérique transforme le rapport au texte et au livre. En quelques années, indique-t-il, tout a changé : « *la lecture sur écran a modifié la manière dont nous lisons sur papier. Nous avons pris l'habitude de lire de façon plus discontinuée, plus parcellaire et préhensive* ». À la lecture linéaire se substitue désormais une lecture plus distraite, voire « *papillonnaire* », où le rapport au temps nécessaire à l'appropriation de textes plus exigeants frise l'ennui... Ces nouvelles pratiques de lecture avec les générations successives, moins attachées aux formes traditionnelles, condamnent la notion de texte linéaire au point, selon Compagnon, « *qu'il devienne indispensable de reformater les livres anciens pour que l'on continue à les lire* ». Avec la lecture, continue-t-il, « *l'écriture change elle aussi* ». La boucle est bouclée...

Il n'est pas nécessaire d'être un observateur attentif du monde du livre au Québec pour s'apercevoir que l'avènement du — très attendu, craint ou critiqué — livre numérique se fait attendre. Toutefois, qu'on le veuille ou non, notre environnement culturel est de plus en plus numérique et le livre n'échappera pas à cette tendance au point que plusieurs acteurs de l'industrie du livre se préparent activement à cette (r)évolution avec le seul désir d'être « prêts » au moment où la demande sera présente. Quoi qu'il en soit, un mouvement est en marche... †

# Splendeurs et misères de l'édition



PAR JEAN-PHILIPPE MARTEL

Il semble que chaque génération tienne à nous annoncer la mort d'une chose dans laquelle elle a investi une partie de son identité. Quand ce n'est pas l'édition, c'est le genre romanesque ou — pourquoi pas ? — la littérature tout entière... Ceux qui nous précèdent voient le monde changer, tandis qu'eux ont l'impression d'être restés les mêmes — ils appellent ça de la fidélité. Évidemment, ils sont surtout restés sur le quai, avec leurs petites aigreurs pliées dans une valise de cuir. Ils nous regardent partir et s'amuse de notre besoin d'aventure. En même temps, ils sont conscients de ne plus en avoir pour très longtemps et se demandent si on les regrettera beaucoup...

À une certaine époque, ils étaient vraiment très importants : ils occupaient de vrais bureaux, recevaient de vrais manuscrits, tapés sur de vraies machines, gavées de vrai papier, et tout ça avait un sens : c'était la civilisation. Si nous les laissons faire, ils nous parleront de l'odeur des livres qu'ils ont produits, cette bonne vieille odeur terrestre qui est la même que celle de la civilisation. Ils ne le diront pas dans ces mots-là, mais ce que ça sentait surtout, c'était la poussière et la cigarette. Maintenant, on devient écrivain ou éditeur n'importe comment, c'est-à-dire sans bureau ni papier, c'est insupportable. Que sont nos beaux livres devenus ?

J'ai commencé à écrire au milieu des années 1990. J'utilisais alors des feuilles mobiles, que je conservais dans des cartables de fortune. Quand on a l'âme d'un archviste... Puis, j'ai envoyé un ou deux textes dans des revues littéraires. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ce que ces objets étranges ont été pour nous, à cette époque. Ayant encore, alors, un rôle important à jouer, les revues favorisaient les contacts entre aspirant-e-s écrivain-e-s, auteur-e-s reconnu-e-s et éditeurs-trices. Au moment où je les ai découvertes, les revues qui m'intéressaient étaient surtout fabriquées par des étudiants plus vieux que moi, qui cherchaient à remplir les pages dont ils disposaient. On leur envoyait des textes, ils

À mon avis, donc, le travail d'édition  
n'est pas en train de changer,  
non plus que la littérature ;  
leurs lieux se déplacent, c'est tout.  
Seules les fonctions de distributeur  
et de libraire me paraissent menacées  
— et encore.

jugeaient de leur valeur, puis les faisaient parvenir à un graphiste, qu'on ne voyait jamais. Après quoi, il y avait encore une étape, qui garantissait le sérieux de l'entreprise tout en la menaçant dans ses fondements mêmes : celle de l'imprimeur, qu'il fallait payer.

Plus tard, j'ai à mon tour fait partie de comités de lecture. Au début, je trouvais ça vraiment cool : on se réunissait une fois par trimestre pour trier les textes reçus (ça allait assez vite), pour discuter des commandes qu'il fallait passer (à cause de la qualité des textes reçus...), pour manger et pour boire (on y mettait le temps). Puis, on s'échinait à trouver de l'argent, afin de produire des objets qui n'étaient pas lus par ceux et celles à qui ils s'adressaient, précisément parce qu'ils coûtaient de l'argent. C'était un peu con. Et puis, j'ai commencé à exprimer mes désaccords avec les objectifs dont on se dotait collectivement. Après quelques tentatives de négociation, j'ai compris qu'il serait plus simple de partir, recommencer ailleurs ce que je ne pouvais faire ici.

Si bien qu'en octobre 2010, j'ai fondé *Littéraires après tout*, un blogue collectif dont j'avais choisi les orientations et que je dirigeais en invitant des amis à y participer. Contrairement à la revue, le blogue présente le double avantage de ne rien coûter à produire et donc de ne rien coûter à fréquenter. De même, on diminue la

charge de travail « extralittéraire » lié à la production d'un objet littéraire, tout en réduisant le nombre d'obstacles à sa consommation. Évidemment, ce mode de production suppose aussi un nouveau rapport à l'argent : il n'y en a pas (sauf dans le cas de commandites, qui permettraient de payer les collaborations). Mais le blogue continue de remplir les promesses de la revue, entre autres en rendant publics des textes qui autrement ne verraient pas le jour. Il permet aussi de faire certains essais, que le livre, par son aspect définitif, interdit. Et il fonctionne bien comme une revue, avec un comité de lecture, un bassin d'auteurs, etc. Bien entendu, certains blogues sont très mauvais — on entend les vieux éditeurs se plaindre : Internet, c'est n'importe quoi. Oui. Mais est-ce que quelqu'un a tenu le compte de toutes les revues, micro-revues et micro-micro-revues publiées au Québec, depuis, disons, 1960 ? La plupart sont aujourd'hui disparues. Il y a des raisons pour ça et elles ne sont pas toutes financières.

C'est d'ailleurs grâce à *Littéraires après tout* que les Éditions La Mèche m'ont approché. J'avais justement un manuscrit qui dormait sur mon disque dur ; je l'ai présenté, il a été accepté. Après deux rencontres, Geneviève Thibault (l'éditrice) et moi étions d'accord sur les orientations à prendre pour sa réécriture. En tout, il y a eu trois versions de mon texte (il y en avait eu d'autres avant). Ce travail de lecture, de révision et de conseil correspond, à une autre échelle bien sûr, à celui qui est fait dans une revue ou sur un blogue, lorsque les revues et les blogues sont faits sérieusement. Il implique une compétence spécifique (en fait, plusieurs compétences) et renvoie à un moment précis, à une fonction, dans le passage du texte au livre (de papier ou numérique). En ce sens, la « révolution numérique » pose un faux problème, puisque, du point de vue de l'écrivain, le support ne change rien. Le numérique implique le même travail que le papier, il comprend les mêmes étapes : d'abord solitaire, il bénéficie, ensuite, de la confrontation avec un point de vue extérieur, qu'on peut espérer avisé, et d'une sorte d'accompagnement, en cours de (ré)écriture.

À mon avis, donc, le travail d'édition n'est pas en train de changer, non plus que la littérature ; leurs lieux se déplacent, c'est tout. Seules les fonctions de distributeur et de libraire me paraissent menacées — et encore. Je fais confiance à ceux et à celles que la question des revenus préoccupe pour trouver de nouvelles façons de nous anaquer, écrivain-e-s et lecteurs-trices.

Mais cette bonne vieille odeur de bibliothèque... certains y tiennent comme à une noblesse qui leur aurait été accordée à la veille de la Révolution. Sauf que ce n'était pas la Révolution — seulement eux, qui disparaissaient.